

# Entretien avec Serge Boimare

par Claudine Blanchard-Laville, Sophie Lerner-Seï  
et Bernard Pechberty

**Interviewer :** *À l'université de Nanterre, c'est Jacky Beillerot qui nous avait fait vous connaître. Je ne sais pas si vous vous souvenez de vos articles de l'époque, ceux des années 1993 et 1994. Ils ont été diffusés à plusieurs générations d'étudiants de sciences de l'éducation.*

**Serge Boimare :** *C'est sans doute pour cela et un peu grâce à vous que le livre *Les Enfants et la Peur d'apprendre* a dépassé les 50 000 exemplaires !*

**Interviewer :** *Ce succès ne nous étonne pas. Vous aviez déjà acquis une reconnaissance importante avant de le publier.*

**Serge Boimare :** *Il y avait eu quelques articles avant la sortie de cet ouvrage, notamment deux articles dans la *Nouvelle Revue de Psychanalyse* qui était beaucoup lue dans les années quatre-vingts : « Apprendre à lire à Héraclès » et un autre article sur « Les mères ».*

**Interviewer :** *Nous avons lu aussi récemment un article de vous dans le numéro du *Journal de la psychanalyse de l'enfant* de 2013 intitulé « Inconscient et cognition ».*

**Serge Boimare :** *J'ai surtout eu des articles publiés dans différentes revues s'intéressant à la pédagogie.*

**Interviewer :** *Mais peut-être que, à l'inverse, vous ne nous connaissez pas très bien. En sciences de l'éducation et, notamment à Nanterre, nous travaillons beaucoup avec la notion de rapport au savoir. C'est Jacky Beillerot qui a le plus contribué à l'origine à faire émerger l'usage de cette notion. Nous sommes, en particulier, très intéressés par le fait de comprendre la construction du rapport au savoir chez les sujets. C'est un peu dans cette perspective que nous venons vers vous, pour un entretien où vous pourriez nous parler de votre histoire avec le-les savoir-s, et peut-être de vous aussi en tant qu'élève. Nous avons aussi bien apprécié votre communication à propos de la morale à l'école que l'on peut écouter sur internet. Vous y racontez comment, enfant, vous faisiez des devoirs de morale sous forme de copies et ce que vous avez fait ensuite en tant qu'enseignant.*

**Serge Boimare :** *Vous avez retrouvé ça ?*

**Interviewer :** *Oui, sur YouTube. C'est un très joli moment. Aussi, nous avons eu envie de vous entendre sur la façon dont cela a commencé pour vous, pour savoir comment vous vous sentiez à l'école et, ensuite, vous*

*écouter évoquer votre parcours professionnel. Nous avons aussi beaucoup d'autres interrogations que l'on vous proposera chemin faisant.*

**Serge Boimare :** Pour éclairer mon parcours professionnel, le plus important est sans doute de parler des hypothèses auxquelles je suis arrivé concernant les résistances devant l'apprentissage. De plus en plus, je crois vraiment que les causes des difficultés d'apprentissage sévères, c'est-à-dire l'impossibilité de maîtriser les savoirs fondamentaux (lire, écrire, parler, calculer) qui affectent 15 à 20 % d'enfants de notre école, sont dues à une insuffisance des compétences psychiques pour affronter les contraintes de la pensée.

Dans mon travail de psycho-pédagogue, je vois régulièrement des adolescents normalement intelligents qui vont passer le brevet des collèges sans être capables de sortir l'idée principale d'un texte de cinq lignes, qui n'accordent toujours pas le verbe avec le sujet quand ils écrivent, qui ne peuvent pas enchaîner deux opérations quand ils font un petit problème. Ce sont eux qui m'ont beaucoup fait avancer dans cette compréhension des résistances à apprendre. Pour moi, la raison principale de cette déroute intellectuelle est facile à résumer : ils ne sont pas équipés pour affronter les contraintes de l'apprentissage. Quand on arrive à 15 ou 20 % d'enfants dans cette situation, cela ne peut quand même pas être neurologique ou génétique. Les « mauvais élèves » ne sont quand même pas tous des « dys... quelque chose ». En ce moment, on détourne beaucoup l'attention des professeurs avec des explications autour de l'hyperactivité et de la dyslexie. C'est regrettable ! On complique le problème. Selon moi, ces enfants n'ont pas les compétences psychiques qu'il faut pour affronter les contraintes de l'apprentissage. Je m'en tiens là. Rien qu'avec ça, il y a déjà beaucoup à faire.

Les enfants qui n'ont pas les compétences psychiques suffisantes pour affronter les contraintes de l'apprentissage sont vite repérés par les professeurs. Dès qu'ils sont sollicités dans leur fonctionnement intellectuel, on les voit répondre en mettant en avant des idées d'auto-dévalorisation, des idées de persécution ou des troubles du comportement. L'auto-dévalorisation, on sait ce que c'est : je ne peux pas, j'y arrive pas, c'est pas pour moi... Les idées de persécution, pour les professeurs, ne sont pas évidentes à gérer : *c'est un exercice pourri, ça sert à rien, c'est bidon, tu expliques mal...* Entre agitation et passivité, les troubles du comportement peuvent bien entendu être très variés. Mais ce n'est que la partie visible de l'iceberg. L'essentiel échappe à notre observation. Ces réactions ne sont là que pour empêcher ou masquer l'arrivée d'inquiétudes plus graves et plus profondes qui pourraient être déclenchées par le retour à soi qu'impose le temps réflexif de l'apprentissage. Tant que l'on ne reconnaîtra pas ce mécanisme, on n'arrivera pas à traiter l'échec scolaire.

Alors, quelles sont les causes de ce dysfonctionnement ? Pour moi, il n'y a pas besoin d'aller les chercher trop loin : les premières expériences éducatives n'ont pas permis de construire les quatre grandes compétences psychiques qui sont réclamées par l'apprentissage. Pour en arriver à la maîtrise de savoirs fondamentaux, il faut d'abord, et c'est la première

compétence psychique, être capable de reconnaître que l'on manque de quelque chose. Les enfants qui n'apprennent pas sont souvent dans des idées de toute-puissance, de complétude, d'omniscience... C'est leur premier handicap.

Ensuite il leur est demandé d'être capable d'attendre. C'est la seconde compétence imposée par la conquête des savoirs de base. Ceux qui sont en difficulté pour lire ou écrire nous montrent régulièrement un besoin d'immédiateté, de « tout tout de suite », qui freine l'accès aux connaissances qui se construisent avec le temps.

La troisième compétence réside dans cette capacité à pouvoir accepter d'entrer dans un cadre fait de règles et de lois extrêmement précises. Comment pourrait-il en être autrement quand on voit le nombre de règles à connaître et à maîtriser pour savoir lire et écrire ?

Et enfin la quatrième compétence est la capacité à pouvoir affronter un moment de solitude. L'apprentissage véritable ne peut pas se faire sans retour à soi, pour chercher, élaborer, construire, s'entraîner... Dans ce moment, même si on leur tient la main, les enfants sont seuls, ils doivent s'appuyer sur leur monde intérieur. Il leur faut revenir à leurs propres représentations. Les enfants qui n'ont pas été préparés à cette démarche d'autonomie souffrent, ils voient revenir à eux des sentiments parasites, des émotions excessives, des peurs qui parasitent et dénaturent l'apprentissage.

Pour moi, ceux qui arrivent à l'école sans ces compétences psychiques sont très vite déstabilisés par les exigences qui vont avec la conquête des savoirs. Et c'est pour résister à cette déstabilisation qu'ils inventent des stratégies d'apprentissage appauvries qui se passent du temps réflexif de l'apprentissage. On va donc retrouver des styles cognitifs différents, mais qui sont tous organisés autour d'un point commun : comment continuer à apprendre sans s'appuyer sur le temps réflexif ? On va voir alors se développer des conformismes de pensée, des inhibitions intellectuelles, des fonctionnements en association immédiate, des rigidités mentales... C'est ce que j'appelle *l'empêchement de penser* qui se manifeste par *la phobie du temps de suspension* que nous devons traiter en priorité le jour où nous voudrions réduire les décrochages et les échecs scolaires.

*Interviewer* : Là vous précisez votre idée aujourd'hui. Mais il nous semble que c'est une idée que vous avez depuis longtemps...

*Serge Boimare* : Depuis longtemps, oui.

*Interviewer* : Depuis le début de votre travail avec les adolescents ?

*Serge Boimare* : Oui, dès le début, quand j'ai commencé à être instituteur avec des élèves qui avaient des troubles du comportement. J'étais pourtant bien formé...

*Interviewer* : À l'École normale ?

*Serge Boimare* : Oui, j'étais à l'École normale de Vannes. On m'a enseigné le métier d'instituteur d'une façon très classique que je continue à essayer de reproduire en formant à Genève des professeurs. L'idée est simple. On avait une classe spéciale à l'École normale, avec des gradins. La promotion comptait 35 personnes. Ce n'est pas rien. On était debout sur les gradins et

il y avait une classe devant nous. Les élèves nous tournaient le dos. On voyait le professeur en face. Chaque semaine, il y avait la leçon modèle avec deux ou trois professeurs de la ville de Vannes qui étaient choisis parmi les meilleurs du département. Ils faisaient leurs leçons. On les regardait faire et on discutait ensuite. Le lendemain, c'était des élèves-maîtres, mes collègues de la promotion, qui allaient faire le cours, la leçon d'essai, on les regardait, on comparait, discutait encore. Je pense vraiment qu'on ne peut guère faire mieux pour se former à la pédagogie.

*Interviewer : C'était en quelle année ?*

**Serge Boimare :** En 1966. On admirait tous les travaux de Freinet. Nous cherchions toujours le moyen, quelle que soit la leçon, pour impliquer tous les élèves. Poser une question à une classe de trente élèves et se contenter de la réponse de quelques-uns pour avancer était presque considéré comme une faute professionnelle ! On nous apprenait qu'un bon professeur devait avoir deux qualités majeures : 1) savoir mettre tous ses élèves dans une position active et 2) savoir construire un patrimoine commun pour faire vivre et étudier ensemble des élèves de niveau ou d'âge différents. Pourquoi a-t-on abandonné ces idées ? Je suis sûr que si nous les avions conservées les professeurs en difficulté seraient moins nombreux.

J'ai donc été formé de cette façon. Comme mes débuts dans le métier se passaient plutôt bien, on m'a encouragé à travailler avec des enfants qui avaient des troubles du comportement.

*Interviewer : Au bout d'une année ?*

**Serge Boimare :** Oui, au bout d'une année. Je n'ai donc pas une grande expérience dans le milieu ordinaire. Je suis très vite arrivé dans un milieu spécialisé. Et, là encore, on m'a formé. Je suis allé en formation à Suresnes.

*Interviewer : C'était déjà Suresnes à l'époque ? Ce n'était pas Beaumont ?*

**Serge Boimare :** Oui. J'étais à Suresnes, mais nous dépendions de Beaumont.

*Interviewer : À l'École de plein air ?*

**Serge Boimare :** Oui. Mais, en fait, on avait nos cours aussi à Nanterre. On alliait les deux, Nanterre et Suresnes. J'ai eu une année de formation. On peut dire qu'elle ne m'a servi à rien. J'ai passé une année à apprendre par cœur les stades selon Piaget et Wallon et à faire des comparaisons. J'étais très fort là-dessus. Ensuite, je me suis retrouvé à travailler avec des enfants qui avaient des troubles du comportement. À l'époque, il y avait onze élèves par classe. Maintenant, dans les ITEP, les professeurs travaillent avec trois ou quatre élèves.

*Interviewer : Est-ce que c'était au Coteau ?*

**Serge Boimare :** Oui, c'était au Coteau, à Vitry-sur-Seine. C'est devenu un ITEP.

*Interviewer : Ce n'était donc pas des classes de perfectionnement ?*

**Serge Boimare :** Non. Pas du tout. J'avais essentiellement à faire à des pré-adolescents intelligents, en échec dans les classes primaires à cause de leur violence. Beaucoup d'entre eux n'avaient pas réussi à apprendre à lire et

avaient de sévères problèmes de comportement. Les tables, les livres, les cahiers valsaient. Ils avaient tous été renvoyés des écoles de la région parisienne. C'est là que j'ai très vite compris qu'il fallait avoir des compétences psychiques pour affronter les contraintes de l'apprentissage et qu'apprendre pouvait faire peur.

*Interviewer* : Par rapport à ce que vous avez écrit, est-ce au Coteau, avec ces élèves, que vous vous êtes senti déstabilisé ? Vous essayiez d'être un professeur ordinaire et ça n'a pas marché. C'est à ce moment-là ?

*Serge Boimare* : Oui. C'est tout à fait là. Autant dans une classe ordinaire, j'aurais pu faire mon travail tranquillement, comme on me l'avait appris. Mais, avec ces élèves, ce n'était pas possible. En plus, quand ces gamins sont angoissés et inquiets, ils passent à l'acte. Ils sortaient, ils jetaient des cailloux sur les fenêtres. Ceux qui restaient avec moi me disaient : « *On reste mais à condition de ne pas faire de travail d'école* ». C'est là que je me salue en découvrant les vertus de la médiation culturelle, basée sur la lecture à haute voix des textes fondateurs de notre patrimoine culturel : contes, récits mythologiques, textes fondateurs des religions, romans initiatiques...

*Interviewer* : Comment avez-vous fait cette découverte ?

*Serge Boimare* : Au début, j'ai cru que c'était un hasard, mais en fait je me suis souvenu que mes propres enseignants lisaient beaucoup dans les classes.

*Interviewer* : Dans les classes de primaire ?

*Serge Boimare* : Oui, les classes de primaire. C'était dans les années cinquante.

*Interviewer* : Vous étiez à la campagne ?

*Serge Boimare* : J'étais dans une petite ville, dans le Morbihan à Auray. Et les maîtres nous lisaient beaucoup de contes et de romans. Pourquoi faisaient-ils ça ? Je ne sais pas. Ils ne cherchaient pas à relier les savoirs à cette lecture comme j'ai eu envie de le faire. Me retrouvant donc devant une classe que je n'arrivais pas à conduire, j'ai commencé à leur lire des contes. À ma grande surprise, j'arrive à les rassembler pour écouter et pour les faire parler. Ils me disent ce qu'ils ont compris des contes. Et c'est là que, moi aussi, je comprends, j'apprends en quelque sorte grâce à eux qu'il y a derrière ces histoires apparemment simples, un tour d'horizon de toutes les grandes angoisses humaines. Le livre de Bettelheim n'est pas encore écrit.

Mes élèves m'expliquent bien que c'est la belle-mère qui est la cause des ennuis, que c'est une vraie salope, qu'elle est jalouse des enfants de son mari ou de sa propre fille. Ils m'expliquent le contenu caché de ces récits que je ne voyais pas forcément. Mais le plus intéressant pour moi et surtout le plus rassurant était bien que, grâce à cette lecture, j'arrivais à regrouper mes élèves pour écouter et pour parler. L'idée de me servir de ces histoires pour leur apprendre à lire ou à compter m'est venue ensuite.

*Interviewer* : Quelque chose nous a questionné. Il nous semble que vous écrivez quelque part que vous avez commencé par les contes et que ça s'est étendu aux mythes. Du coup, nous avons fait le lien avec une conférence

*que vous avez donnée au club Médiapart où vous parlez de votre rapport, en tant qu'élève, à l'école laïque. Et vous dites que, chez le curé, c'était bien plus intéressant, les « chimères » que vous entendiez, selon le mot que vous employez.*

**Serge Boimare :** Comme beaucoup d'enfants, surtout en Bretagne, on avait une double formation. On allait à l'école et au catéchisme. Je me souviens bien que les enseignants du primaire nous libéraient plus tôt un jour par semaine. On avait deux séances de catéchisme par semaine : une le jeudi, puisqu'on était libre, et une autre, un jour de la semaine. Au lieu de terminer à 11 heures et demie, on terminait à 11 heures pour aller au catéchisme de 11 heures à midi. Les enseignants faisaient un effort. En Bretagne, on était croyant.

**Interviewer :** *Dans votre famille ?*

**Serge Boimare :** Non. Ni moi non plus. J'étais pratiquant. D'habitude, il y a des croyants qui ne sont pas pratiquants. Moi, j'étais pratiquant sans être croyant. C'est encore autre chose... Mais j'ai fait la communion, la communion privée, la confirmation. C'était une sorte de conformisme. Ensuite, quand je suis arrivé à l'École normale, c'était encore la guerre des écoles. On avait une formation spécifique pour mener la défense de l'école laïque. Ça s'est estompé. Il y avait des gens qui venaient nous préparer aux conflits que nous allions devoir affronter. Souvent des anciens enseignants, à la fois laïcs et communistes. Dans ma promotion, sur 35, on était 33 à être inscrits aux Jeunesses communistes. On militait, mais cela nous semblait aller avec le métier.

**Interviewer :** *Pour votre découverte de la médiation culturelle, vous reliez les contes et les mythes à votre école ?*

**Serge Boimare :** À ce que j'ai connu à l'école sûrement. Peut-être aussi à ce que j'ai connu au catéchisme. Mais, ensuite, je les ai utilisés surtout pour ne pas me noyer. J'ai vu beaucoup de professeurs ne pas pouvoir travailler avec des enfants caractériels, qui lâchent tout, qui tombent malades, qui abandonnent.

**Interviewer :** *Qu'est-ce qui vous a préservé, d'après vous ?*

**Serge Boimare :** Il y a deux choses. D'abord, il y a le fait d'avoir trouvé ces récits. C'est ce qui m'a permis de retrouver mon groupe d'élèves. Et ensuite d'enseigner dans un lieu où je pouvais réfléchir sur ce que je faisais avec des collègues psychanalystes. Nous avions des réunions régulières.

**Interviewer :** *C'est vous qui aviez trouvé ces collègues psychanalystes ?*

**Serge Boimare :** Non, ils étaient dans l'institution.

**Interviewer :** *Au Coteau ?*

**Serge Boimare :** Oui. C'était très bien organisé. En allant ailleurs, je me suis rendu compte après à quel point j'étais dans un lieu privilégié pour me former. Chaque semaine, il y avait deux ou trois réunions de réflexion ou de synthèse, avec les éducateurs, les rééducateurs, les psychothérapeutes, les médecins... Chaque semaine, j'allais dire dans ces réunions ce que j'arrivais à faire et à ne pas faire avec mes élèves. Cela m'a évidemment aidé. C'est incontestable. J'ai beaucoup travaillé avec Jean-Claude Arfouilloux, Gilbert

Diatkine, Rodolphe Bydlowski, Annette Fréjaville... Je ne sais pas si vous les avez connus ? J'ai connu aussi Gibello dans des réunions quand il y avait des rencontres entre le Centre Claude-Bernard et La Salpêtrière. Il y avait Gibello et sa femme, Marie-Luce.

*Interviewer : Pendant combien d'années êtes-vous resté au Coteau ?*

**Serge Boimare :** J'y suis resté presque 14 ans en deux temps. J'y ai travaillé d'abord pendant 4 ans. Ensuite, je suis allé au Centre Claude-Bernard. Et je suis revenu au Coteau.

*Interviewer : Au Centre Claude-Bernard, était-ce aussi en tant qu'enseignant ?*

**Serge Boimare :** J'ai été embauché en tant que rééducateur de la psychomotricité et psychologue. Mais au Centre Claude-Bernard, j'ai surtout fait de la psychopédagogie. J'ai commencé à travailler au Centre Claude-Bernard en 1973-1974. J'ai finalement quitté le Centre Claude-Bernard en 2010, en prenant ma retraite. Je me suis intéressé à la psychopédagogie en travaillant avec des groupes d'adolescents. Des groupes d'adolescents, toujours à la limite de se faire renvoyer du collège. Et j'ai beaucoup travaillé dans le XX<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Il y a une annexe du Centre Claude-Bernard, rue de Bagnolet. Certains collèges, à l'époque, avaient moins de 50 % de réussite au brevet des collèges. J'ai donc fait du soutien psychopédagogique pour des adolescents qui venaient une ou deux fois par semaine.

*Interviewer : Aviez-vous toujours le statut d'enseignant ?*

**Serge Boimare :** Oui.

*Interviewer : Mais avec des fonctions différentes ?*

**Serge Boimare :** Oui. C'est comme dans beaucoup de CMPP. J'étais enseignant mis à disposition du Centre Claude-Bernard. J'ai d'abord fait un travail en temps que psychopédagogue. Ensuite, j'ai été directeur pendant 22 ans, jusqu'en 2010.

*Interviewer : En tant que directeur, vous continuiez quand même les prises en charge ?*

**Serge Boimare :** Toujours. C'est l'avantage d'un centre comme Claude-Bernard. Comme il y a 70 salariés, j'étais beaucoup aidé dans le domaine administratif. Je continuais donc à faire de la psychopédagogie et à participer aux séminaires et réunions divers.

*Interviewer : Ce travail de réflexion autour des enfants que vous décriviez tout à l'heure au Coteau, est-ce quelque chose qui se pratiquait aussi au Centre Claude-Bernard, avec des psychanalystes ?*

**Serge Boimare :** Bien sûr. La force des institutions vient uniquement de ces temps de réflexion et de coordination des actions entre professionnels. C'est aussi ce qui peut faire leur faiblesse, quand ces réunions n'existent pas ou quand elles sont remplacées par des rencontres trop rapides. Les gens disent parfois : « *nos emplois du temps ne permettent pas les rencontres. On se parle quand même, on mange ensemble* »... Non, il faut de vraies réunions. Il faut que cela soit organisé. Et il ne faut pas mélanger les

réunions... Les séminaires n'ont pas les mêmes objectifs que les réunions de synthèse. C'est ce que nous avons mis en place avec l'un de mes collègues, décédé, Pierre Privat qui était le directeur médical.

*Interviewer : Un psychanalyste de groupe avec des enfants, entre autres...*

**Serge Boimare :** Oui, Pierre Privat était à la fois un excellent thérapeute avec les groupes d'enfants et un organisateur dans l'âme. Il avait mis en place une formation nationale qui existe toujours : le Cirppa.

*Interviewer : Aviez-vous commencé auparavant, à travailler en libéral ?*

**Serge Boimare :** oui, ça fait 43 ans que j'exerce comme psychologue clinicien. Même en étant instituteur, je travaillais dans ce cabinet. Je n'ai jamais eu une clientèle importante, mais j'ai toujours reçu ici. Depuis 2010, j'ai ralenti un peu, je travaille surtout avec les écoles de Genève. Nous essayons de voir s'il y a des propositions pédagogiques qui peuvent être faites dans la classe ordinaire pour aider ceux qui n'ont pas le niveau pour suivre le programme. En France, nous essayons aussi de le faire, mais là-bas, il y a des moyens que nous n'avons pas ici. Il y a surtout du temps de rencontre et de formation entre professeurs qui n'existe pas en France. À Genève, je travaille avec plusieurs équipes de professeurs. Pour chacune d'entre elles nous nous voyons quatre ou cinq jours dans l'année. Le matin, de 8 heures à 10 heures, nous assistons à deux séquences pédagogiques. On va dans deux classes. Souvent, c'est moi qui fais une animation, un professeur en fait une autre. Les 8 ou 10 professeurs qui sont en formation sont au fond de la classe et observent – comme je le faisais autrefois. Ensuite, pendant le reste de la journée, on se réunit, on parle de ce que l'on a fait, de ce qui était bien, de ce qui s'est passé, de ce que l'on pourrait faire maintenant. C'est tout bête, mais cela marche bien. D'ailleurs, les professeurs sont très contents. C'est la sixième année consécutive que je les vois pour certains.

*Interviewer : Les mêmes professeurs ?*

**Serge Boimare :** Ce sont les mêmes professeurs. Certains sont devenus co-formateurs avec moi.

*Interviewer : Qu'est-ce qui a lancé la chose ? Quel est le déclencheur pour vous faire venir ?*

**Serge Boimare :** Les responsables pédagogiques de la Ville de Genève ont beaucoup apprécié *L'enfant et la peur d'apprendre* et ils ont encouragé les enseignants à travailler avec une médiation culturelle. À Genève j'ai vu une école entière s'engager avec la même médiation culturelle. C'est formidable. Depuis l'école enfantine jusqu'aux CM1-CM2 (ils ont une année supplémentaire en école élémentaire), ils décident que, du 1<sup>er</sup> janvier jusqu'au 15 février, toute l'école va lire, par exemple, l'histoire de Pinocchio. Tout le monde démarre le même jour, tout le monde avance à la même vitesse. Et ça produit un effet sur l'école qui est très stimulant pour les professeurs, les élèves et les familles. Ce qui est formidable, c'est quand les grands sont chargés d'aller donner des explications aux plus jeunes. Ils font des choses qui ne sont pas difficiles à faire. Ce n'est pas de la haute pédagogie. Cela demande surtout de l'organisation et de la coordination. Du

coup, les professeurs ont du plaisir à échanger ensemble : « *J'ai lu ça... ils ont écouté... ils n'ont pas écouté... j'ai pu faire tel prolongement en mathématiques, en lecture, en écriture* ». On pourrait faire pareil. Mais ici, déjà, pour que des professeurs se mettent d'accord pour faire ensemble la même chose, ce n'est pas gagné.

*Interviewer* : Là, il s'agit d'enfants d'école ordinaire ?

**Serge Boimare** : Oui, ordinaire.

*Interviewer* : Ce ne sont pas des enfants qui ont des difficultés ?

**Serge Boimare** : Il y en a comme dans toutes les classes ordinaires. D'ailleurs, maintenant, j'essaie surtout de faire comprendre que mes propositions ne sont pas réservées à ceux qui sont en grande difficulté. Je me rends compte que le nourrissage culturel et l'entraînement à s'exprimer à l'oral et à l'écrit sont formidables pour stimuler les meilleurs élèves et pour leur donner une chance d'atteindre l'excellence. Ceux qui le comprennent le mieux ce sont les parents. On fait facilement alliance avec les parents quand on utilise la culture et le langage. Ceux qui comprennent le moins bien, ce sont souvent les professeurs. Les professeurs ont du mal à adhérer à ces idées. Ils continuent à penser que, s'ils font ça, ils ne font pas le programme. C'est vraiment difficile de lutter contre cette idée. Pourtant, celui qui ne confronte pas ses élèves aux textes fondateurs de notre littérature ne fait pas le programme non plus. Celui qui ne fait pas parler tous les jours les élèves pour qu'ils s'expriment le mieux possible, pour qu'ils soient au plus près de leurs intentions quand ils parlent et quand ils écrivent, ne fait pas le programme non plus. C'est clairement précisé dans le socle des savoirs fondamentaux à maîtriser en sortant de l'école.

*Interviewer* : Au début, nous avons souvenir que vous citez Bion avec ses réflexions sur la pensée. Nous avons vu que, petit à petit, dans vos textes, vous ne citez plus vraiment de théorie.

**Serge Boimare** : À la différence d'un universitaire, j'ai construit mon outillage théorique surtout avec ma pratique. Malgré tout, j'ai été influencé au départ en lisant Bion et Melanie Klein. Quand on travaille avec ceux qui ont des troubles du comportement, la description de la phase maniaque-dépressive, de l'excitation, de l'envie... J'avais l'impression de voir la description de mes élèves.

*Interviewer* : Ça vous a nourri à l'époque ?

**Serge Boimare** : Oui, bien sûr. Je fais peu de références dans mes écrits aux auteurs. Je devrais le faire davantage. Mais, pour moi, je ne peux comprendre une théorie qu'après l'avoir mise en pratique.

*Interviewer* : Vous imaginez que c'est votre propre rapport à la théorie ?

**Serge Boimare** : Je pense, oui...

*Interviewer* : Vous n'avez pas été intéressé par l'université ?

**Serge Boimare** : Ma carrière s'est déroulée autrement. Je n'ai été que dans la pratique d'enseignant ou de psychologue. J'ai fait les deux métiers en parallèle et j'ai travaillé régulièrement quarante-cinq heures par semaine avec des élèves ou des patients. De toute façon, à part faire de temps en

temps des interventions, on ne me l'a pas proposé et je n'ai pas cherché à le faire.

*Interviewer* : Pour aller dans le sens évoqué précédemment, vous avez eu besoin de passer le diplôme de psychologue clinicien ?

**Serge Boimare** : Oui. Je l'ai passé tôt. Je l'ai passé en 1973. Après 68, j'ai été à l'université à Vincennes. J'ai eu ma licence à Vincennes. Ensuite, j'ai fait la maîtrise et l'année DESS rue Serpente, Paris V.

*Interviewer* : À Piéron ?

**Serge Boimare** : Oui, Piéron.

*Interviewer* : Qu'est-ce qui vous a poussé finalement à obtenir ce diplôme ?

**Serge Boimare** : Les collègues psychanalystes avec qui je travaillais savaient beaucoup plus de choses que moi. J'ai voulu vraiment compléter ma formation d'enseignant. Quand j'ai commencé à aller à Vincennes, je ne pensais pas que j'allais mener les études jusqu'au bout. À Vincennes, l'ambiance était bonne, on contestait un peu tout, on remettait en question les professeurs et les penseurs... c'était passionnant...

*Interviewer* : C'est ce qu'on dit...

**Serge Boimare** : Tout le monde était reçu aux examens. Il y avait des unités de valeur. Parfois, il suffisait de signer la feuille et on était reçu. Quand j'ai eu la licence, j'ai pensé que le diplôme que j'avais ne serait pas pris au sérieux. Comme il n'y avait pas de DESS à Vincennes, j'ai demandé à être inscrit rue Serpente. On m'a pris là-bas. Du coup, j'ai terminé mes études dans un cadre plus rigoureux, mais on apprenait aussi beaucoup de choses sans intérêt à Piéron.

*Interviewer* : C'est votre rapport à la psychologie. Et votre rapport à la psychanalyse est passé par les collègues ? Ou avez-vous un rapport personnel à la psychanalyse ?

**Serge Boimare** : J'ai fait une analyse personnelle quand je travaillais au Coteau.

*Interviewer* : Vous en avez ressenti le désir ?

**Serge Boimare** : Le désir et surtout, à l'époque, quand on travaillait avec d'autres psychanalystes dans une institution qui croyait à la psychanalyse, c'était une démarche logique, comme s'il s'agissait d'une formation. J'ai été en analyse pendant cinq ans avec un lacanien. Avec le recul, cela m'a beaucoup apporté même si je me suis retrouvé avec quelqu'un qui ne m'a presque rien dit pendant cinq ans. Mais ça aide à réfléchir quand même. Bien sûr.

*Interviewer* : Je peux vous demander si vous avez choisi cet analyste par recommandation ?

**Serge Boimare** : Par recommandation, oui. Comme je travaillais déjà à Claude-Bernard, j'ai demandé une liste aux collègues en qui j'avais confiance. Ils m'ont donné une liste. J'en ai appelé peut-être deux ou trois. Et quand j'ai vu quelqu'un qui me plaisait, j'ai commencé.

*Interviewer* : C'était un homme ?

**Serge Boimare** : Oui. C'était un homme. C'est vrai. Je ne suis même pas allé voir de femmes. Je ne suis allé voir que des hommes.

**Interviewer** : *J'ai lu quelque part que Georges Mauco, qui était au Centre Claude-Bernard, prônait la nécessité pour les enseignants de faire un travail analytique.*

**Serge Boimare** : Oui, il le disait au départ. C'est discutable.

**Interviewer** : *Pour vous ? Par rapport à votre expérience ?*

**Serge Boimare** : Ça m'a beaucoup apporté. J'ai beaucoup réfléchi aux réponses que j'apportais à mes patients, à mes élèves quand j'étais enseignant. Ça m'a beaucoup aidé sur le plan professionnel, davantage que sur le plan personnel. Sincèrement, sur le plan personnel, j'aurais pu m'en passer. Ce n'était pas ma préoccupation. Je n'ai jamais été quelqu'un de vraiment inquiet ou angoissé.

**Interviewer** : *Ça vous a permis de revisiter votre scolarité ?*

**Serge Boimare** : Oui, toute mon enfance, mes relations à mes parents...

**Interviewer** : *Vous étiez un bon élève ?*

**Serge Boimare** : Dans les classes primaires, j'étais plutôt un bon élève, peut-être un très bon élève. Je me débrouillais bien. Ensuite, je suis entré au lycée de Vannes parce que je faisais partie des meilleurs.

**Interviewer** : *Pour la 6<sup>e</sup> ?*

**Serge Boimare** : Oui, pour la 6<sup>e</sup>. On rentrait au lycée à l'époque. On ne parlait pas de collège. C'était le lycée. Et là, comme beaucoup, je suis tombé sur des professeurs pas terribles qui ne savaient pas intéresser leurs élèves, qui n'avaient pas de charisme. J'ai un peu perdu pied, coulé même. L'internat me plaisait beaucoup. J'avais beaucoup de bonnes relations avec les camarades. Ça se passait bien avec le sport, avec les bêtises, mais pas beaucoup avec les études. Pour les professeurs, à ce moment-là, ceux qui ne travaillaient pas bien étaient, soit feignants, soit idiots. Ils ne se remettaient surtout pas en question. Pour eux quand les résultats n'étaient pas là, on était bête ou paresseux. Quand je pense aux cours indigestes qu'ils faisaient et à leur façon de considérer les élèves, je suis toujours sidéré quand j'entends dire que c'était mieux avant.

**Interviewer** : *Qu'est-ce qui vous a permis de « remonter la pente » ?*

**Serge Boimare** : Ce qui m'a permis de remonter la pente, c'est qu'à un moment, en classe de 3<sup>e</sup>, j'ai été exclu. J'ai été collé au brevet (ce n'était pas le brevet des collèges, c'était le brevet). J'ai redoublé ma 3<sup>e</sup> dans un cours complémentaire. Et je me suis retrouvé avec des professeurs issus du primaire, qui savaient parler aux élèves, qui savaient être exigeants et intéressants à la fois. Tout a changé. Et c'est reparti. J'ai recommencé à être bon élève. Et j'ai été reçu à l'École normale. Ce n'était pas évident à l'époque. On était peut-être 200 à tenter le concours. Ils n'en prenaient que 35. C'était très demandé dans un département comme le Morbihan. À l'École normale, les professeurs savaient faire un cours et j'ai à nouveau assuré.

**Interviewer** : *Qu'est-ce qui vous a poussé à passer l'École normale ?*

**Serge Boimare :** J'ai passé l'École normale parce que j'avais envie d'être enseignant, j'avais envie d'être professeur. Et cela s'est fait contre l'avis de mes parents. Mes parents étaient des commerçants qui avaient bien réussi. Ils me disaient : « *Mais non, ne fais pas ce métier, tu ne gagneras pas d'argent. Ça ne rapporte rien. Tu as vu combien sont payés les instituteurs ? Fais autre chose.* » Quand j'ai décroché cette entrée à l'École normale, j'étais sur la voie royale. J'y suis resté, bien sûr.

**Interviewer :** *Sur ce plan, c'était une différence un peu difficile par moment entre les attentes de vos parents et votre désir à vous d'être enseignant ?*

**Serge Boimare :** Non, ça n'a pas été trop difficile. Mes parents n'étaient pas exigeants. Ils me conseillaient autre chose. Mais ils m'ont dit : « *Tu seras peut-être plus heureux que nous.* » C'est tout. Ils n'ont pas insisté. Dans ma famille, ce qui comptait, c'était réussir à l'école. Mes parents me rappelaient sans cesse que cette réussite allait conditionner le choix d'un bon métier. Tous les trimestres, je rendais des comptes, surtout quand j'étais au lycée. Mes parents avaient l'impression que la réussite à l'école, c'était la chance d'avoir un métier qui permet de gagner de l'argent.

**Interviewer :** *Il y avait des livres chez vous ?*

**Serge Boimare :** Un petit peu. Pas beaucoup.

**Interviewer :** *Des contes ?*

**Serge Boimare :** Des contes, non, mais des livres d'aventures et de marine... Mon père lisait beaucoup de récits liés aux voyages.

**Interviewer :** *Il vous en a peut-être lus ?*

**Serge Boimare :** Non. Mais ils étaient à la maison. Mes parents n'étaient pas des intellectuels. Ce qui les intéressait, c'était le commerce, réussir, gagner de l'argent, ce qu'ils arrivaient plutôt bien à faire en travaillant beaucoup.

**Interviewer :** *Ils étaient dans quel commerce ?*

**Serge Boimare :** Ils vendaient des jouets. Ils ont eu plusieurs magasins à un moment. Ils étaient à Auray, à Quiberon, à Carnac. Le tourisme en Bretagne enrichissait les commerçants qui n'avaient pas peur d'entreprendre.

**Interviewer :** *Et vous étiez plusieurs dans la famille ?*

**Serge Boimare :** J'ai deux frères.

**Interviewer :** *Plus jeunes ?*

**Serge Boimare :** Tous les deux plus jeunes, oui. J'en ai un qui a repris l'affaire de mes parents. Maintenant, c'est sa fille qui continue. Un autre a été responsable administratif de sociétés qui travaillent pour la télévision.

**Interviewer :** *Trois garçons...*

**Serge Boimare :** Trois garçons...

**Interviewer :** *Vous ne pensez pas qu'on vous a lu des contes pour enfants ?*

**Serge Boimare :** Non. Je suis sûr que non.

**Interviewer :** *Mais vos parents travaillaient quand même dans un environnement proche de l'enfance s'ils vendaient des jouets.*

**Serge Boimare :** Oui, peut-être...

**Interviewer :** *C'est un commerce particulier...*

**Serge Boimare :** On ne m'a pas lu d'histoires le soir et pourtant je conseille aux parents de le faire.

**Interviewer :** *Du coup, votre rapport à la psychanalyse que vous avez la gentillesse de nous faire partager, vous n'en parlez pas beaucoup quand vous êtes avec des enseignants ?*

**Serge Boimare :** Je n'en parle pas beaucoup parce qu'on me reproche souvent de trop psychologiser la difficulté à apprendre. Les propositions que je fais sont assimilées par certains à de la psychothérapie déguisée. C'est absurde. Pour moi, c'est utiliser la force de la culture et du langage pour aider des enfants à progresser. Ce n'est pas un travail psychothérapique. Je ne cherche pas interpréter ce que disent les enfants, je ne cherche pas à les guérir, je cherche à les aider à enrichir leur monde intérieur pour relancer leur pensée. Je suis certain que la lutte contre les inégalités à l'école passera par une utilisation intensive de la culture et du langage. Ce sont des ressorts pédagogiques qui font partie du bagage des professeurs. Donc je n'insiste pas sur ma formation psychanalytique. J'ai l'impression que ce serait contre-productif.

**Interviewer :** *Nous entendons bien tout le travail que vous faites avec les enseignants à Genève. Mais vous ne les incitez pas à travailler sur eux ?*

**Serge Boimare :** J'insiste seulement pour que les enseignants puissent s'engager dans une co-réflexion avec leurs collègues. Ça me paraît essentiel pour améliorer les compétences relationnelles indispensables à l'exercice de ce métier. La réflexion ensemble, parce qu'on se compare, parce qu'on a des idées communes, parce qu'on regarde ce que ça donne à plusieurs, parce que l'on cherche ensemble à comprendre les élèves... il n'y a rien de plus formateur. Mais je n'insiste pas pour leur dire que ce serait mieux de faire une analyse personnelle. Certains peuvent peut-être se lancer, mais... De toute façon, ce n'est plus aussi à la mode que ça l'a été dans les années 70.

**Interviewer :** *De notre point de vue de lecteur, ce qui nous a frappé dans vos travaux, c'est que nous avons eu le sentiment, peut-être faux, que vous avez systématisé quelque chose d'abord du côté de l'élève (la peur d'apprendre) et ensuite du côté des professeurs (la peur d'enseigner), avec l'idée qu'il fallait remettre quelque part les professeurs dans un état d'enfance pour qu'ils aient moins peur.*

**Serge Boimare :** Oui, peut-être...

**Interviewer :** *Que pensez-vous de ce déplacement vers quelque chose de plus systématique de la peur d'apprendre à la peur d'enseigner, avec le lien entre les deux ?*

**Serge Boimare :** Ce qui me frappe, c'est que les enseignants ont souvent peur d'utiliser la culture et le langage. Ils ont peur que cela incite les enfants à parler de leurs préoccupations personnelles et peur de ne pas savoir quoi en faire dans la classe. Encourager des élèves à s'exprimer, savoir organiser la classe pour que chacun soit concerné, demande une véritable formation à la pédagogie et beaucoup d'entraînement pour le faire bien. Savoir partir de la parole des élèves pour la transformer demande des compétences relationnelles que tout le monde n'a pas mais qui se travaillent. Faire parler

et s'exprimer des élèves en groupe, c'est la séquence pédagogique la plus difficile à animer. Il faut vraiment en avoir conscience. C'est difficile à faire. Quand les enseignants font parler les élèves dans une classe de 25-30 élèves, ils se contentent de la moitié qui, spontanément, lève la main et a des choses à dire. Et on ne sait pas trop ce que font les autres. Du coup, je vois là aussi que les enseignants ont peur d'engager vraiment une organisation de la classe permettant à tout le monde d'être concerné et de s'exprimer. C'est pour ça que cette idée de la peur d'enseigner me paraît importante. Et il y a aussi cette peur d'être en dehors du programme. Les enseignants n'arrêtent pas de dire : « *Le programme me contraint. Je n'arrive pas à être dans une bonne relation avec mes élèves à cause des programmes.* »

**Interviewer :** *À côté de la peur, n'y a-t-il pas aussi la confrontation avec l'image d'un élève qui ne correspond pas à ce que l'on souhaite ou ce que l'on imagine ? Nous faisons référence à un texte que vous avez écrit qui s'appelle « Une leçon qui tourne court » avec Linos, le professeur de musique, qui a en face de lui un élève et qui se demande pourquoi il perd son temps avec lui. Ça se termine mal.*

**Serge Boimare :** C'est vrai. En sollicitant les élèves sur des ouvertures culturelles et d'expression, on les rencontre davantage. C'est ce qui est difficile parfois pour un professeur. C'est pour cette raison que les débutants sont friands de techniques. Ils croient que la technique va les protéger. Or, on voit rapidement que ce n'est pas suffisant. Il y a aussi des compétences relationnelles qu'il faut développer et qui sont indispensables au bon exercice du métier.

**Interviewer :** *Comment les aidez-vous à avoir moins peur de les rencontrer, de les faire parler, de les écouter ?*

**Serge Boimare :** En prenant exemple sur des séquences pédagogiques qui sont observées et analysées à plusieurs. Je trouve aussi très intéressant de m'impliquer en animant une séquence pédagogique devant des professeurs qui est ensuite discutée.

**Interviewer :** *Quand vous le faites ?*

**Serge Boimare :** Oui, quand je le fais, ils se rendent compte que, si on est relativement tranquille devant une classe, les élèves le sentent et ils sont moins provocants. Il n'y a pas de doute qu'il faut aussi être capable de donner des choses intéressantes aux élèves. On l'oublie quelquefois. Pourquoi commencer des leçons par des moments qui sont arides, qui entraînent de l'ennui ? Pour rattraper ça quand on travaille avec les publics d'aujourd'hui, ce n'est pas évident.

**Interviewer :** *Quand ils vous voient faire, n'y a-t-il pas des professeurs qui vous demandent comment vous faites pour rester tranquille ?*

**Serge Boimare :** Pour faire parler les élèves, il y a quelques techniques qu'il faut savoir maîtriser. On peut leur faire jouer une petite scène. On peut les mettre en petits groupes. On peut leur faire dessiner quelque chose. Il y a pas mal de techniques que les professeurs peuvent apprendre déjà. Il s'agit ensuite de se libérer de cette idée que l'on ne fait pas ce qu'il faut. Je l'ai

eue aussi. Quand je lisais des histoires à Vitry à mes élèves et que je les faisais parler, je me disais : « Zut, je ne fais pas mon travail. » Il faut se libérer de ça.

*Interviewer* : C'est sûr que l'oralité est quelque chose qui se perd un peu dans les pratiques, ne serait-ce que les adolescents qui communiquent de plus en plus entre eux par SMS, etc. La parole est quelque chose qui tend quand même à se faire de plus en plus rare.

**Serge Boimare** : Vous voulez dire entre les élèves ?

*Interviewer* : Oui, entre les adolescents... Pour s'inviter quelque part, pour parler de quelque chose, ils communiquent par SMS, etc.

**Serge Boimare** : Si l'on parle des élèves en grande difficulté, il ne faut pas avoir peur de revenir au cœur de leurs problèmes et en finir avec les entraînements supplémentaires pour combler les lacunes qui ne servent à rien. Ceux qui sont en échec sévère ne savent pas écouter et ne savent pas parler. L'aide à leur apporter doit d'abord se situer dans ces deux directions. Il faut les amener à une écoute constructive qui consiste à faire de l'image dans sa tête avec le mot entendu. Ceux qui sont en échec ne savent pas vraiment le faire. On doit les aider à écouter et leur apprendre à parler. Apprendre à parler veut dire ici savoir argumenter, écouter l'autre, savoir le questionner, savoir prendre un exemple quand on ne se fait pas comprendre, c'est un travail qui devrait se faire chaque jour. C'est vraiment triste de voir des jeunes gens qui, après quatorze années de scolarité, n'en sont toujours pas arrivés au stade du langage argumentaire. On peut se dire qu'avec ceux-là l'école n'a pas joué son rôle.

*Interviewer* : Il y a l'écrit, l'oral, mais vous insistez sur la question des images, sur ce que vous appelez les représentations imageantes. Il s'agit de puiser dans des images pas trop inquiétantes.

**Serge Boimare** : Je crois beaucoup que l'apport culturel, que j'appelle « le nourrissage culturel », permet d'apporter des représentations, d'enrichir et de sécuriser celles qui existent pour que les enfants puissent revenir à cette dimension intérieure sereinement quand cela est nécessaire pour apprendre et penser. Nous pouvons le faire avec la culture qui est dans les programmes. Les émotions, les sentiments parasites déclenchés par le travail intellectuel sont beaucoup plus faciles à supporter quand ils sont approchés en étant mis en forme dans un récit.

C'est ici que l'oral et l'écrit sont liés. On apporte des représentations à nos élèves en lisant des textes à haute voix, mais pour qu'elles s'inscrivent, il faut aussi leur donner le moyen de les faire passer par leurs propres mots. C'est pour cette raison que j'associe les expressions orale et écrite, c'est pour ça que j'associe les deux : nourrissage culturel et entraînement à l'expression.

*Interviewer* : Nous souscrivons à cette idée que beaucoup d'enseignants, à juste titre, ont peur d'enseigner. Nous avons l'impression que vous comptez sur le fait que, s'ils arrivent à accompagner ces élèves empêchés pour être mieux en rapport avec l'école, ça va leur donner de la sécurité. C'est là que nous avons une question. Nous sommes un peu moins convaincus que vous

*que c'est parce qu'ils vont y arriver mieux qu'ils vont retrouver cette sécurité psychique dans la position enseignante.*

**Serge Boimare :** La culture aide aussi les enseignants. Ça n'aide pas que les enfants. Quand on travaille avec ceux qui sont empêchés de penser, cela peut être très déprimant pour les enseignants. C'est dur de travailler avec ceux qui obligent en permanence à appauvrir le message et qui continuent à ne pas le recevoir. Ça finit par toucher les enseignants. La culture est une sorte de contre-feu qui évite la contagion de l'empêchement de penser. La culture et le travail en équipe avec les collègues quand il a lieu, c'est ce qui aide les professeurs à maintenir le plaisir d'enseigner.

**Interviewer :** *Ils ont aussi peur du travail en équipe, peur de rencontrer véritablement les autres collègues. Que préconisez-vous ? Il nous semble que vous préconisez des groupes.*

**Serge Boimare :** Je préconise des rencontres de réflexion hebdomadaires sur le travail et sur la pédagogie.

**Interviewer :** *Elles seraient animées par qui ?*

**Serge Boimare :** Si ces réunions sont animées par quelqu'un d'extérieur à l'école, c'est mieux. Toutes les rivalités entre les uns et les autres sont atténuées quand quelqu'un vient de l'extérieur. Mais ne rêvons pas, nous n'avons pas assez d'argent pour payer des animateurs dans toutes les écoles. Ces réunions devraient quand même avoir lieu.

**Interviewer :** *Elles devraient être institutionnalisées ?*

**Serge Boimare :** Oui

**Interviewer :** *C'est-à-dire pendant le temps scolaire ?*

**Serge Boimare :** Bien sûr. Et il faut que les enseignants soient payés pour ce temps. On ne peut pas faire ça sur le temps de midi. Quand j'ai des réunions, c'est souvent sur du temps que donnent les enseignants en plus, à l'heure du déjeuner. Du coup, au bout d'un temps, ça capote. Ils ne viennent pas. Ils ont autre chose de mieux à faire. Il faut que ce soit obligatoire et payé.

**Interviewer :** *Nous pourrions aborder la pédagogie curative...*

**Serge Boimare :** La pédagogie curative a démarré au Centre Claude-Bernard avec Georges Mauco, Maurice Debesse, Simone Decobert...

**Interviewer :** *Janine Méry...*

**Serge Boimare :** Janine Méry, c'était un peu plus tard. J'ai travaillé avec elle, c'était ma collègue au Centre Claude-Bernard.

**Interviewer :** *Elle a écrit un ouvrage qui s'appelle La Pédagogie curative.*

**Serge Boimare :** Elle a fait sa thèse sur ce sujet.

**Interviewer :** *Avec qui a-t-elle fait sa thèse ? Peut-être Maurice Debesse ?*

**Serge Boimare :** Je ne crois pas que c'était avec Maurice Debesse. On a été collègues. On a travaillé longtemps ensemble. On était psychopédagogue au Centre Claude-Bernard. Debesse, c'était évidemment bien avant. La pédagogie qui se voulait curative a marqué les débuts du Centre. Cette idée

était soutenue par Mauco qui était beaucoup écouté dans les milieux de l'éducation.

*Interviewer : Il a créé un Centre à Strasbourg avec Juliette Boutonier.*

**Serge Boimare :** Au début, le Centre Claude-Bernard s'est associé aux premiers centres qui ont été créés en France. Je crois qu'il y a eu Strasbourg, Mulhouse. Il y en a eu deux ou trois. Ils étaient associés et fédérés avec le Centre Claude-Bernard dans L'AFCMPP (Association Française des CMPP). L'idée de Mauco, qui a été à l'origine de la création du centre Claude Bernard, était que les psychanalystes allaient pouvoir aider les professeurs à affronter un public qui avait du mal à reprendre les études.

*Interviewer : Il y a eu aussi Roger Bley.*

**Serge Boimare :** Roger Bley est venu après, il été directeur pédagogique du Centre après Georges Mauco. Roger Bley était responsable des classes d'adaptation. Ils avaient été professeurs dans ces classes. Il avait un excellent contact avec les adolescents.

*Interviewer : Il a été probablement influencé par la psychanalyse...*

**Serge Boimare :** Oui. Roger Bley a travaillé avec Debesse, Mauco, André Berge au départ. Ils partageaient cette idée que les difficultés d'apprentissage concernaient l'ensemble de la personnalité et relevaient de problèmes psychologiques d'où cette alliance entre pédagogie et psychanalyse.

*Interviewer : Mais les enseignants restaient quand même enseignants. Toute la question, c'est l'articulation entre les deux.*

**Serge Boimare :** Quand on est psychopédagogue, on rencontre des gamins tellement particuliers que rester enseignant n'est pas vraiment possible. Parfois, je vois des jeunes gens qui ne veulent pas s'asseoir sur une chaise ou qui se bouchent les oreilles quand je veux leur donner une explication. Comment voulez-vous, dans de telles conditions, trouver son identité professionnelle ?

*Interviewer : Vous dites que rester enseignant est difficile. Tout à l'heure, vous disiez qu'il faut se garder d'entrer dans une démarche de thérapeute ou de psychologue quand on est enseignant. Quand vous vous adressez à des enseignants, à des professeurs à Genève ou ailleurs, la question consiste aussi à rester enseignant tout en étant à l'écoute de ces problématiques.*

**Serge Boimare :** Quand on est enseignant en CMPP, la question est complexe. Le CMPP est avant tout un lieu de soin et il n'est pas question d'y faire des cours particuliers. Je me sens dans mon métier de psychopédagogue quand j'aide des enfants à se réconcilier avec la pensée, à se libérer des craintes qui bloquent les apprentissages. J'ai remarqué que, si j'y arrivais, les enfants allaient mieux.

*Interviewer : Vous abordez peu la question de l'adolescence.*

**Serge Boimare :** C'est mon public principal. Au cours de ma carrière, j'ai eu l'impression de voir les deux : enfants et adolescents. Chez les adolescents il me paraît important de faire la différence entre ceux qui sont en échec

depuis les débuts de leur scolarité et ceux qui, pour des inquiétudes liées à l'adolescence, ont un coup d'arrêt dans leurs études. Ils sont en 5<sup>e</sup> ou en 4<sup>e</sup>, ils ne veulent plus travailler, ils ne veulent plus rendre les devoirs, ils s'enferment dans leur chambre, ils ne communiquent plus avec leurs parents. Évidemment, celui qui est dans ce cas va pouvoir, dès qu'il sort de sa difficulté, reprendre des études. J'en ai connu beaucoup qui ont été menacés d'orientation professionnelle à la sortie du collège et qui ont pourtant fait des parcours universitaires brillants. Mais pour celui qui a buté sur les apprentissages dès le départ, le problème est différent. Même quand ça va mieux, même quand le désir de savoir est là, même quand l'appui sur la pensée devient possible, les retards pris dans les savoirs fondamentaux continuent à peser très lourd et permettent rarement la reprise d'un cursus classique.

*Interviewer : Il vous arrive de rencontrer des adolescents, de votre place de psychologue et pédagogue, qui sont par ailleurs suivis au niveau du soin par d'autres personnes que vous ?*

**Serge Boimare :** Oui bien sûr, c'est même régulier. On le faisait aussi au Centre Claude-Bernard. On associait les deux : une psychothérapie et un travail psychopédagogique. Dans mon cabinet, j'ai pour spécialité de recevoir des adolescents qui ont engagé une psychothérapie qui n'avance pas. La psychopédagogie avec son apport culturel est parfois le chemin qui va leur permettre d'investir ce regard sur leur monde intérieur qu'ils refusaient jusque-là et qui leur manquait pour faire un travail psychologique.

*Interviewer : Avec ceux-là, vous vous y prenez aussi de la même manière ?*

**Serge Boimare :** Oui. Si je le peux, j'utilise alors un récit qui va servir de support pour médiatiser la relation. C'est souvent indispensable avec ceux qui ont refusé le travail psychothérapique. Soit parce qu'ils n'ont pas assez de mots pour parler de leurs difficultés, soit parce qu'ils n'ont pas envie de s'intéresser à leur monde intérieur, soit parce qu'ils ne sont pas en mesure de parler de leur ressenti... Partir d'une histoire qui met du scénario sur des préoccupations ou des inquiétudes que chacun peut avoir donne une ouverture pour s'exprimer. Il est souvent plus facile pour ces adolescents de ne pas parler directement d'eux mais d'expliquer ce que ressent le héros d'un récit et de commencer à dire ce que, eux, auraient fait à sa place. Du coup, on est dans un travail psycho-pédagogique qui prend une dimension psychothérapique.

*Interviewer : Là, vous choisissez quel type de récits ?*

**Serge Boimare :** Toujours un peu les mêmes. J'essaie de choisir d'abord des récits qui vont intéresser. Les contes, les mythologies, les récits fondateurs des religions nous offrent des histoires formidables pour ce travail. Parfois avec les adolescents, pour débiter notre rencontre, il m'arrive de leur demander ce qu'ils ont à lire pour la classe. Une nouvelle de Maupassant, un roman de Jules Verne, de Michel Tournier peuvent devenir des supports intéressants pour entrer dans la démarche.

*Interviewer* : Quand vous parlez de nourrissage culturel, vous évoquez toujours les textes, les contes ou les mythes. Y a-t-il aussi d'autres univers culturels comme le théâtre, la musique, la peinture... ?

**Serge Boimare** : J'insiste beaucoup pour que la médiation culturelle débute par de la lecture à haute voix parce que les enfants qui n'accèdent pas aux savoirs fondamentaux ont souvent un problème avec l'écoute. C'est la raison de ce point de départ. Mais, après, qu'il y ait un enrichissement de cet apport culturel avec la musique, avec la peinture, avec le théâtre, je le vois faire dans les classes. Je vois des professeurs qui lisent l'histoire d'un héros de la mythologie grecque, ils consultent Internet, ils sortent les tableaux de la Renaissance ou du Moyen Âge sur le héros en question. Ils font regarder ça aux élèves. Ils font des comparaisons. Il y a des choses très riches. J'en vois certains qui vont chercher des séquences de films pour faire des comparaisons avec ce qu'ils ont lu. Il y a une possibilité supplémentaire d'enrichir les représentations. C'est le cas aussi avec la musique... Même dans l'apprentissage de la langue, à Genève, je vois des professeurs qui, à partir d'une lecture, écrivent une petite saynète que les élèves apprennent par cœur. Ça marche particulièrement bien.

*Interviewer* : Merci beaucoup.

**Serge Boimare** : Merci à vous.

Pour citer ce texte :

Blanchard-Laville, C., Lerner-Seï, S. et Pechberty, B. (2018). Entretien avec Serge Boimare. *Cliopsy*, 19, 81-99.